

UN DESTIN BRISÉ
ou
LE VIKING DES SABLES

Par Robert Bourgeon

C'était en octobre 1955 à Batna, capitale des Aurès, entre Sahara et Méditerranée. Il y avait plus de vingt ans que je ne l'avais vu. Il avançait vers moi sur le trottoir parmi les passants clairsemés. Il semblait me regarder sans me voir, toujours aussi droit, tête nue, la chevelure blonde devenue blanche, les yeux clairs, la démarche posée. Arrivé à deux pas de lui, je fis un geste d'accueil. Il recula d'un pas et une fugitive lueur de terreur embua son regard. Je voulus lui dire ma joie de le revoir, mais il me repoussa et poursuivit son chemin en titubant un peu.

J'étais désorienté, attristé, mais c'était en période d'imprévisibles attentats terroristes et, devant repartir le soir même, je n'ai pas eu le temps d'essayer de le revoir.

Aujourd'hui ce sont les traits tirés d'un homme miséreux au regard effrayé qui me reviennent en mémoire et je regrette de n'avoir pas forcé le pas qui nous a séparés pour toujours. M'avait-il pris pour un autre ? Crut-il à une agression ? Souhaitait-il oublier tout ce qui pouvait lui rappeler sa vie d'avant ?

Certes ma vie avait été liée à cet homme, courtement mais intensément, dans des conditions difficiles de solitude et d'isolement. C'est ce que je sais de sa vie maintenant et ce que je savais alors que je voudrais rapporter ici.

Lorsqu'en 1929 mon père m'avait chargé de m'occuper de sa propriété de Timgad, au pied des Aurès, je vivais seul, dans une ferme isolée. Mon père venait me voir une fois par mois pour contrôler mes comptes. J'étais alors bien idéaliste. J'avais 22 ans.

Du reste cette vie d'ermite convenait à ma personnalité. Les grands espaces, les responsabilités, les soirées passées autour d'un café au milieu des ouvriers, le dur travail, m'exaltaient. A l'écoute de leurs problèmes je leur apportais une aide à la mesure de mes connaissances et ils me parlaient à cœur ouvert. L'un d'eux, un solide gars dynamique d'une trentaine d'années, me dit en arabe un soir : "Si tu mettais un burnous et une chéchia, nous te suivrions où tu voudrais".

Pourtant certains soirs, lorsque chacun était rentré chez soi, le silence et l'éloignement m'oppressaient un peu. Tandis que les chacals et les hyènes glapissaient ou ricanaient dans la nuit, j'allumais ma lampe à pétrole et, après un dîner sommaire, je lisais ou, rompu de fatigue, je m'endormais bien vite.

Or il se trouvait que, à une vingtaine de kilomètres à l'Est, j'avais un voisin qui avait obtenu de l'Etat une concession de 200 hectares de terre inculte à 10 kilomètres de la route nationale. J'avais été le voir deux ou trois fois avec ma camionnette. Mais cette fois-ci, la neige menaçait et je décidais, en début d'après midi, de seller ma jument et de me rendre chez lui à travers champs.

Sa ferme, comparable à la mienne par son dénuement, était plus isolée. Et surtout elle abritait, outre le maître de maison, sa femme et leur jeune fille. Comment cette famille si

romantique avait-elle échoué dans ce lieu austère, voire hostile ? Je me souviens avec émotion de leur enthousiasme du début et de l'espoir qu'ils mettaient dans la réussite de leur entreprise.

Sa femme et lui s'étaient rencontrés vers les années 1910 dans le Andes chiliennes. Lui, Oscar de Bretteville, issu d'une vieille famille protestante de Normandie émigrée en Norvège à la révocation de l'Edit de Nantes au 17^{ème} siècle, avait eu un ancêtre "conseiller du roi". Lui-même était né en 1880. Après des études d'ingénieur en Allemagne, il avait été engagé par une compagnie pétrolière qui l'avait chargé de mener une recherche de pétrole dans les provinces d'Amérique Latine, au pied des Andes.

Peu après, un ingénieur français d'Alger fut envoyé dans la même région pour étudier le tracé d'une ligne de chemins de fer. Il était accompagné de sa fille, une jolie jeune femme brune de vingt ans, sportive et dynamique. Comme dans les contes de fées, le chercheur de pétrole et la jeune fille se rencontrèrent, se plurent, se marièrent et s'installèrent là-bas. Une petite fille naquit. Ils l'appelèrent Betty. Betty grandissait loin de tout lycée, au pied de ces montagnes sauvages. Désireux de donner à leur fille une instruction valable, ils décidèrent de se rapprocher d'Alger où étaient revenus résider les grands-parents maternels de l'enfant.

Ils sollicitèrent pour cela une concession en Algérie, mais il n'y avait plus beaucoup de terres libres ; on leur en proposa une à 60 kilomètres à l'Est de Batna dans une plaine insalubre. Il vint la voir. Les grands espaces lui plurent. Il fallait tout créer. Il accepta avec enthousiasme malgré les kilomètres de mauvaise piste qui conduisaient à la route nationale et les 500 kilomètres qui les séparaient encore d'Alger...mais c'était tout de même s'en rapprocher.

Il construisit son habitat en parpaings couverts de tôle ondulée : glacial l'hiver, brûlant l'été, avec un grand poêle à bois au milieu de l'unique pièce toute en longueur. Si son habitat se trouvait être des plus rustiques, édifié à peu de frais, il possédait certainement quelque fortune car son matériel agricole était puissant et varié : tracteur et ses accompagnements agraires, moissonneuse batteuse...Et il possédait aussi deux magnifiques "Torpedo Voisin". Il était dur à la tâche et faisait ses réparations lui-même dans un atelier de construction identique à l'habitat. Sa femme aussi avait une vie difficile car les soins de l'élevage, très absorbants, s'ajoutaient aux travaux domestiques.

Durant la période de construction des bâtiments et de l'organisation de la ferme, Betty allait à l'école à Batna. L'un ou l'autre des parents l'accompagnait et venait la chercher quotidiennement dans l'une ou l'autre de leurs superbes voitures décapotables gris perle qui faisaient l'admiration des élèves. Elle suivit ensuite des cours par correspondance grâce au relais de poste de Toufrana à une dizaine de kilomètres de la propriété sur la route nationale Batna-Kenchela.

Les deux premières années furent désastreuses dans cette plaine à 1000 mètres d'altitude, séparée du Sahara par la seule chaîne des Aurès. Gelées tardives ou sirocco précoce, au moment de la floraison des blés, brûlaient les fleurs ou desséchaient les jeunes grains laitieux, l'un et l'autre anéantissant les récoltes qui se vendaient pour le beau grain 60 francs le quintal. Seule l'orge résistait assez bien, mais les cours étaient très bas ; il fallait donc en rentabiliser la production. La solution était de nourrir des cochons avec de l'orge concassé. C'est ce qu'il fit après s'être entendu avec un charcutier de Batna pour l'écoulement de ses animaux et avoir obtenu un important prêt de redémarrage.

Parmi mes visites à mes amis, je me souviens plus particulièrement de celle que je leur fis ce jour de neige. En alternant trot et pas, il me fallut deux heures pour arriver chez eux. Après un frugal repas de corn flakes et de viande grillée, la conversation porta sur l'Amérique du Sud et ses grands espaces, sur les activités que l'on pouvait y exercer. Betty avait alors 18 ans et j'appris qu'elle était fiancée à un ingénieur américain. Pour passer la nuit, j'eus droit à un châlit de planches près du poêle, avec pour couvertures des peaux de puma. Le lendemain matin après un petit déjeuner fait de galette arabe et de thé, lui et moi avons sellé nos montures. J'avais alors une belle jument alezan, pelote en tête, lui un joli cheval arabe gris pommelé. Au galop de nos montures, nous avons parcouru la plaine blanche, tirant sur les rares oiseaux que nous levions et cela...sans résultat.

Quelques mois plus tard, je quittais Timgad à la suite de forts accès de paludisme terminés par une bilieuse hématurique qui faillit m'emporter. Je dis adieux à mes amis. J'emmenais dans mon organisme, hôte inconnu indésirable, l'amorce d'un kyste hydatique qui mit plus de 15 ans à évoluer et que mon frère chirurgien extirpa d'une main de maître en 1946.

Mon mariage, mon installation à Alger, la captivité en Allemagne m'éloignèrent longtemps de mes voisins des Aurès. J'eus pendant quelques années des nouvelles d'eux par mon père qui avait mis sa propriété en gérance. C'est ainsi que j'appris que sa femme n'avait pas supporté la solitude de la ferme après le mariage de leur fille et qu'elle était allée vivre chez ses parents à Alger. Quant à l'homme courageux que j'avais connu, les mauvaises années dues au gel, au sirocco, aux sauterelles ou à la sécheresse avaient eu raison de son enthousiasme et de son énergie, tandis que les créanciers se faisaient de plus en plus pressants.

Un jour, lui aussi avait quitté sa ferme. Il s'était installé à Batna, à l'hôtel Continental, où il avait loué une chambre à l'année. Ingénieur compétent, il avait inventé un moyen original d'élévation de l'eau d'une nappe phréatique dans un réservoir surélevé. Il essayait de trouver un sponsor pour faire réaliser son invention. Il espérait pouvoir, grâce à elle, gagner assez d'argent pour rembourser ses créanciers. Mais, peut-être en raison de l'avenir incertain, personne ne s'était intéressé à son projet et sa situation était devenue particulièrement critique. J'appris aussi bien plus tard que, lorsque je l'avais croisé pour la dernière fois à Batna, il avait trouvé refuge dans un café maure. Contre nourriture et logement il en assurait la comptabilité. Il vivait isolé, sans contact avec les européens. Il mourut quelques mois après notre rencontre, dans un grand dénuement, d'un cancer généralisé.

Ce destin me touche d'autant plus que, bien plus jeune que lui, j'aurais pu moi aussi, sans cette maladie qui m'a obligé à partir, être tenté de me fixer là... et d'y faire venir ma jeune femme ! Mon destin a été heureusement différent et après bien des péripéties, j'ai le bonheur aujourd'hui d'être entouré des miens. Bien que né en Algérie et en en gardant toujours la nostalgie, j'ai trouvé en France la sécurité d'une vie familiale paisible.

Quelquefois je pense que la dernière consolation de mon ami avait probablement été d'avoir su que sa fille avait échappé à la fatalité d'une vie dure et tragique. Le soir, dans la torpeur du café maure, au milieu des joueurs de dominos et des fumeurs ou, après la fermeture, allongé sur un natte derrière le comptoir, il avait sûrement pensé à elle plus d'une fois. Son rêve ardent devait être alors de l'imaginer installée dans une villa moderne, entourée d'enfants joyeux, protégée par son mari dans un pays prospère.

Vit-elle encore aujourd'hui à Boston ou à Los Angeles, cette jeune fille sauvage, peut-être devenue mère et grand-mère à son tour ? Se souvient-elle de ce père, géant blond, véritable viking des sables, aux enthousiasmes débordant l'horizon, qui la faisait monter en riant sur son magnifique tracteur, voulant préparer pour elle un paradis au milieu du désert ?...Destin brisé ? Saura-t-elle un jour qu'il a existé, en ce soir d'hiver 1996, quelqu'un pour penser à lui et à elle aussi ?

R.B. 1996